

Savoir-faire: **Philippe Raybaudi, réparateur argentique**

N° 472 - Janvier-février 2026

Chasseur *d'* Images

PRATIQUE PHOTO



LEICA Q3 MONOCHROM

RICOH GR IV

OBJECTIFS

CANON
RF 85 mm f/1,4 L VCM

LUMIX
S 100-500 mm f/5-7,1 OIS

NIKON
Z 24-70mm f/2,8 s II

SONY
FE 100 mm f/2,8 GM OSS MACRO

TEST



FUJIFILM X-T30 III

POINT DE VUE

Viseur **optique**
versus
visueur **électronique**

ARGENTIQUE

5 objectifs vintage
à grande ouverture



PORTFOLIO

Christophe Jacrot
Tombe la neige

DÉFI

Le blanc
dans tous ses états



LiliRoze
Entre plumes
et peau



FRANCE : 7,20€ - DOM 8,2€ - BEL 8,3€
CH 11,60 CHF - CAN 13,95 CAD - DEU 8,9€
ESP/ITA/GRC/PRT 8,3€ - LUX 8,5€
MAR 80 MAD - NCL 1040 XPF - TUN 16,90 TND

CPPAP

L 19256 - 472 S - F: 7,20 € - RD





26 SAVOIR-FAIRE : UN RÉPARATEUR AU CHEVET DES WIDELUX



90
LUMIX
S 100-500 mm
f/5-7,1 OIS



66 FUJIFILM X-T30 III ● Tests

PRATIQUE

FUJIFILM X-T30 III 66

RICOH GR IV 74

LEICA Q3 MONOCHROM 82

88

CANON
RF 85 mm f/1,4 L VCM



82

LEICA
Q3 MONOCHROM



● Objectifs

CANON RF 85 mm f/1,4 L VCM 88

LUMIX S 100-500 mm f/5-7,1 OIS 90

NIKON Z 24-70 mm f/2,8 S II 96

SONY FE 100 mm f/2,8 GM OSS MACRO 102



102

SONY FE 100 mm f/2,8
GM OSS MACRO



96

NIKON Z
24-70 mm
f/2,8 S II

AU CHEVET DU WIDELUX

...et autres belles mécaniques

Tombé dans la marmite de la photographie dès l'enfance, Philippe Raybaudi s'est rapidement intéressé aux entrailles des appareils photo argentiques. D'abord réticent à s'attaquer aux boîtiers exotiques, cet ancien reporter pour Sipa Press est devenu l'un des rares spécialistes au monde du Widelux, appareil panoramique dont l'usine japonaise a été entièrement détruite par le feu, emportant pièces détachées et fiches techniques dans les flammes. Installé dans son chalet de l'Oisans, il y soigne depuis trente ans et avec minutie ses précieux patients, conjuguant passion du bel ouvrage et qualité de vie.

Pouvez-vous nous parler des origines de votre activité ?

Philippe Raybaudi – Mon grand-père était photographe professionnel à Marseille. Il faisait essentiellement du mariage. Dès que j'ai commencé à marcher, je l'accompagnais dans son laboratoire, dans la cave de sa maison. Mon père m'a ensuite acheté mon premier appareil photo quand j'avais environ 10 ans, un brownie Kodak 6x6. À l'été 1972, j'avais 12 ans, mon grand-père a commencé à me former au reportage de mariage. À 13 ans, je faisais déjà des photos de mariage en solo dans les églises de Marseille. Une fois sur deux, la mariée pleurait quand elle voyait arriver un gamin avec du matériel de pro : "C'est lui qui va rater mes photos de mariage ?" Heureusement, je n'en ai raté aucune. On travaillait à l'époque en Foca Universel, un appareil que mon grand-père m'avait offert pour mes 15 ans. À cette époque je commençais aussi à réparer des appareils photo, en amateur dans un premier temps. Arrivé à l'âge de 17 ans, j'en vivais déjà et plutôt bien. À tel point que je gagnais plus d'argent que mes parents qui étaient instituteurs tous les deux. Je prenais mon vélo et je faisais le tour des boutiques photo chaque semaine. Je remplissais mes sacs d'appareils en panne et la semaine suivante je les rapportais réparés. J'ai donc très vite baigné dans la photo professionnelle. À 18 ans, j'ai passé mon CAP Photo et c'est là que j'ai rencontré un vieux monsieur, réparateur lui aussi. Il m'a accueilli et formé. Deux ans plus tard quand il est décédé, sa femme m'a proposé de reprendre son atelier. Dès 1983 je montais donc mon entreprise, après deux années à me tester comme réparateur pro, sans être



L'artisan dans son atelier du Freney d'Oisans.
Photo : Aurélien Breyse - Isère Mag

vraiment déclaré. Je me suis d'ailleurs fait rattraper par les impôts à l'époque. Ils me voyaient dans le journal, mais je n'apparaissais officiellement nulle part !

S'agissait-il de l'atelier que vous occupez actuellement ?

Non. L'atelier se situait à Troyes, ma ville natale. Il faisait au départ un peu de tout : de la photo, du cinéma, de la radio, de la téléphonie, des postes de télé. Je me suis concentré sur les appareils photo et sur un marché qui s'ouvrait à l'époque, l'optique médicale. J'ai revendu l'entreprise en 1988-89. C'est en fait l'acheteur qui est venu me faire une proposition. Ce n'est pas la partie photo qui l'intéressait mais tous les contrats que j'avais

avec les hôpitaux de la région. J'ai plutôt bien vendu cette partie-là et j'ai gardé le volet réparation photo. C'était ma passion. Puis, de 1990 à 95, j'ai pas mal voyagé. D'abord en Allemagne, au moment de la chute du mur de Berlin, et dans les pays de l'est. J'ai été repéré par l'agence Sipa Press pour laquelle j'ai alors réalisé des reportages. Je poursuivais en parallèle mon activité de réparation aux endroits où je me trouvais pour l'agence. Les appareils argentiques ne demandent pas un gros équipement. Une sacoche et quelques outils me suffisaient. Surtout qu'à l'époque, on trouvait assez facilement des pièces. Alors qu'aujourd'hui, je suis obligé d'en fabriquer certaines. En juillet 1995, de retour en France, je crée mon atelier dans l'Oisans. Le

temps de rapatrier mes affaires de Troyes, à l'automne j'étais installé.

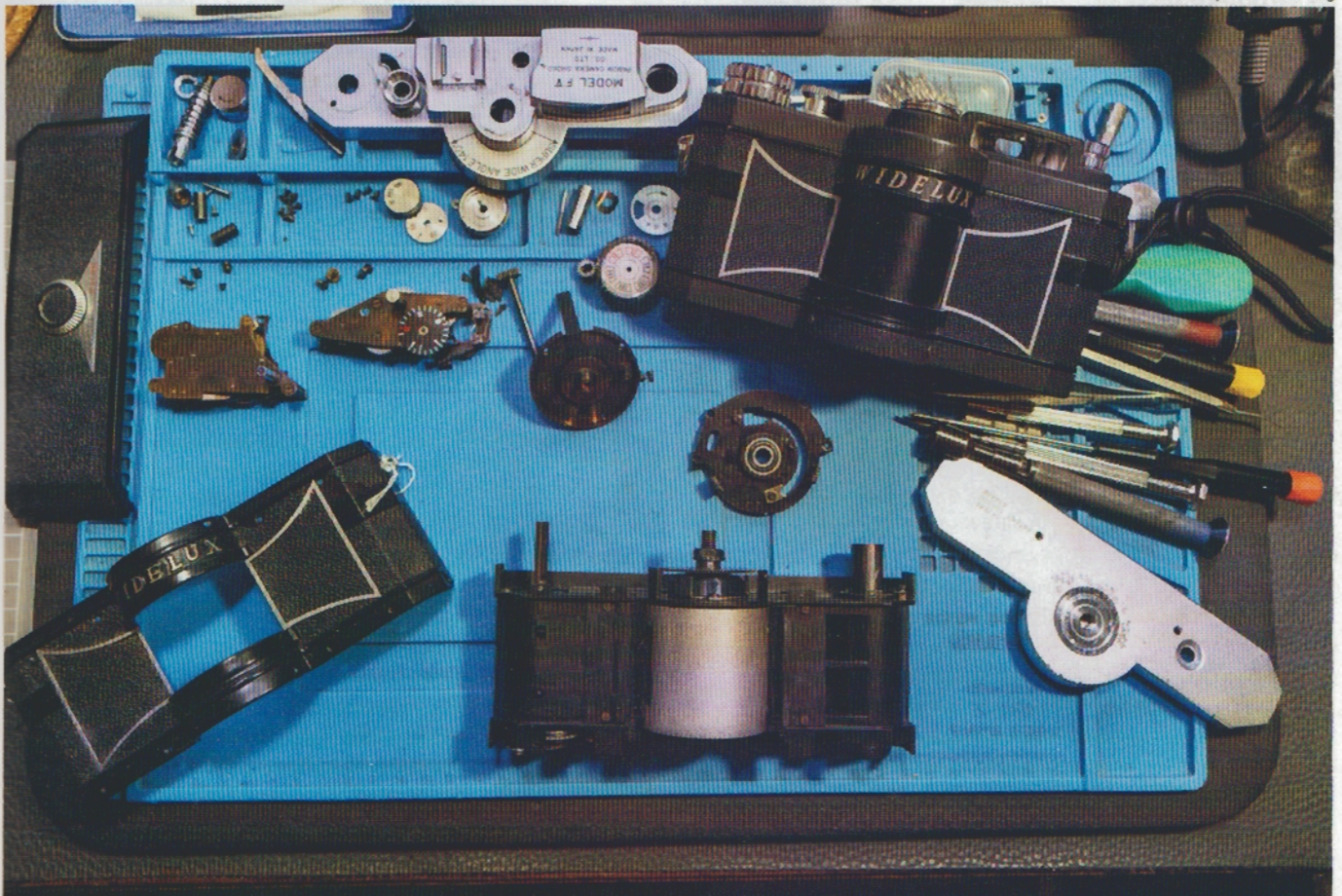
Vous intervenez sur plusieurs types d'appareils. Pourquoi cette affection particulière pour le Widelux ?

Cela fait sept à huit ans que le Widelux a pris une place prépondérante dans mon travail. Je me disais encore il y a peu que j'allais peut-être ne plus faire que cela, car j'ai énormément de demandes. Si cela a pris une telle importance, c'est à cause du projet de l'acteur américain Jeff Bridges, qui est un utilisateur depuis toujours du Widelux. Il se trouve que le format de prise de vue correspondait à celui du Panavision du cinéma des années 70-80. Et les photographes de plateau travaillaient à l'époque avec du format panoramique, car il correspondait aux valeurs de cadre de la caméra. Je connaissais cet appareil mais je savais que c'était très difficile à mettre au point. Je me cassais déjà les dents sur du Leica et du Rolleiflex. Et pour moi le Widelux était un marché de

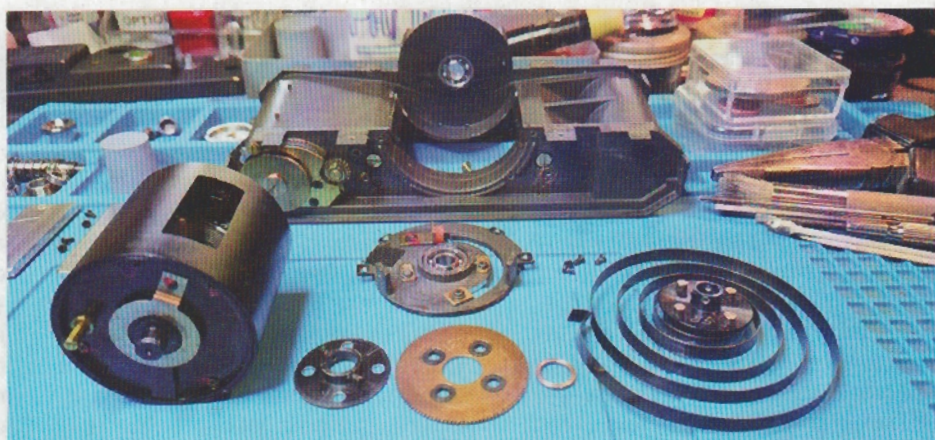
niche, je ne m'étais jamais vraiment rendu compte qu'autant de gens pratiquaient ce format. Vers 2016, j'apprends par le Net et dans les journaux spécialisés qu'une équipe de techniciens allemands voulait recréer le boîtier Widelux des années 50. Je n'y ai pas prêté plus attention que cela sur le moment. Peu de temps après, j'ai eu une demande de réparation d'un de ces appareils et je m'y suis essayé. Car j'avais précédemment réparé des appareils Horizon, de fabrication russe, qui sortaient de la même usine que les Zenith. Je n'avais pas trouvé cela très rigolo à réparer. Et leur faible valeur, entre 200 et 300 €, faisait que je ne pouvais pas non plus compter vraiment le temps passé et le facturer. Le Widelux, au contraire, se négocie entre 3000 à 5000 € pièce. J'accepte donc ce premier Widelux. Je l'ouvre et je le referme aussitôt, me disant que je ne pourrai pas le réparer. D'autant qu'il n'existe plus de notice de ces appareils car tout a brûlé dans l'incendie de l'usine au Japon en 2003. L'appareil reste donc sur une étagère pen-

dant un mois. Néanmoins, je me renseigne sur ce matériel et je me rends compte que beaucoup d'utilisateurs sont dans le milieu du cinéma. Donc potentiellement des gens intéressants à approcher. Je me dis que ça doit quand même valoir le coup et je décide de m'y attaquer. Je me rapproche alors d'un copain italien qui en avait eu deux ou trois entre les mains. Il m'a fabriqué quelques exemplaires de la pièce qui s'usait le plus, ce qui m'a permis de réparer ce premier modèle. J'ai ensuite décidé d'en acheter deux pour moi, en panne, et de les démonter complètement pour faire de la rétro-ingénierie et concevoir des plans et des fiches techniques. La fabrication est vraiment extraordinaire, c'est de l'horlogerie. C'était une fabrication vraiment artisanale, faite en atelier et avec des outils manuels. Je me suis aperçu que ceux qui avaient conçu cet appareil étaient très doués et sûrement très passionnés. J'ai donc à mon tour développé un savoir-faire qui est arrivé aux oreilles de ces ingénieurs allemands. Ils avaient des

*Restauration d'un Widelux FV fabriqué en 1960.
Photo: Aurélien Breyse - Isère Mag*



"Il y a aujourd'hui toute une génération qui vient ou revient à la photo argentique, qui est habituée à acheter du matériel et à s'en débarrasser au bout de cinq ou six ans pour acheter du neuf. Ces gens ne se rendent pas compte de ce que ça représente de posséder un appareil mécanique des années 60 ou 70, et de le maintenir en bon état de fonctionnement."



La tourelle et son "moteur" à ressort sur un Widelux.
Photo: Philippe Raybaudi



Nettoyage d'une optique sur un TLR (Twin Lens Reflex).
Photo: Philippe Raybaudi

amis qui étaient passés par moi pour réparer leur appareil et ils en avaient entendu parler. Car au début, ils se sont retrouvés confrontés à la mise au point et au réglage de l'appareil. Problèmes qui se sont posés à moi il y a six ou sept ans déjà. Je m'y suis un peu cassé les dents, puis j'ai fabriqué des outils de mise au point, un test pour vérifier le calage des pièces mécaniques, etc. Des outils qu'ils n'avaient pas. Ils m'ont donc proposé de mettre en commun nos compétences. De fait, je fais aujourd'hui partie de l'équipe de développement de cette entreprise, qui collabore au projet de Jeff Bridges de refabriquer des Widelux. Et désormais, je me dis que s'il arrive un jour que je ne répare plus qu'un seul type d'appareil, ce sera celui-là je pense.

J'imaginais que ce serait le Rollei 35 mm, que j'adore, mais ce sera probablement le Widelux.

Au-delà de la passion pour la vieille mécanique et ses appareils anciens, il y a aussi une certaine philosophie qui est attachée à votre activité. Le fait d'observer, de comprendre, de prendre le temps de réparer plutôt que de remplacer...

Tout à fait. C'est assez curieux car c'est la tendance de ces dernières années, alors que c'est ma façon de vivre depuis toujours. À la maison, j'ai une pièce entière remplie de boîtes de pièces détachées. Il se trouve que j'ai passé mes deux dernières années chez Sipa Press à couvrir la guerre en ex-Yougos-

lavie. Sur le plan humain, cela m'avait quand même pas mal fracassé et je me suis rendu compte que des gens, même dans des situations abominables, arrivaient à vivre à peu près normalement, à envoyer leurs enfants à l'école, à aller voir un spectacle. En rentrant en France, j'ai décidé de ne plus retourner en ville. Comme plus jeune j'avais acheté une ruine en montagne, je me suis réfugié là-bas. Je l'ai retapée et me suis éloigné du bruit, de la pollution et des incivilités. Un retour à une vie plus tranquille et plus sereine. D'autant que mon activité demande du calme et de la concentration. Ces deux aspects de ma vie se sont rapprochés. J'ai développé autour de cela ma manière de vivre. J'ai des ruches, un poulailler. J'ai gagné en autonomie. C'est

à la mode aujourd'hui mais moi cela fait trente-cinq ans que je vis comme ça. Au début je passais pour un farfou, et maintenant je suis un modèle. Les gens de mon village viennent me voir et sont épatés du fait que j'ai une cuisinière à bois et qu'en plus d'y faire la cuisine, je me chauffe avec. Ma philosophie est de dire : à quoi bon jeter quelque chose qui peut être réutilisé ? D'autant qu'il faut travailler pour gagner de l'argent pour racheter la même chose. Si on a la chance d'être propriétaire et qu'on peut se passer de la dernière voiture, du dernier téléphone ou même du dernier appareil photo à la mode, on peut vivre avec assez peu d'argent. C'est ce que je cultive depuis vingt-cinq à trente ans. Et aujourd'hui, certains trentenaires de mon village viennent me voir et passent la soirée avec moi à discuter de cette philosophie, de ce mode de vie. Pour en revenir à mon activité, je pense que personne en Europe n'a le stock de pièces que je possède. Et les trois quarts de ces pièces viennent de la récupération. Elles viennent d'appareils qui auraient dû être détruits car pour certains, je les ai trouvés dans les années 1990 à 2000, dans la benne à ordures non loin de mon lieu de vie. À cette époque, il m'arrivait de rentrer le soir avec dix boîtiers professionnels dans une caisse. Il faut voir ce que les gens jetaient ! Des appareils qui provenaient des photo-filmeurs des pistes de ski. Cela a contribué à alimenter mon idée qu'on marche un peu sur la tête. Mais le fait que je passe mon temps à réparer des anciens appareils photo argentiques ne m'empêche pas de faire des photos avec un appareil numérique ou mon smartphone.

Vous avez le temps de continuer à pratiquer la photographie ?

Oui, bien entendu. Et j'ai tout ce qu'il faut à la maison pour développer des pellicules. Des outils dont j'ai de toute façon besoin dans mon travail. Car lorsque j'ai terminé la restauration complète d'un appareil, je fais un film de test pour être sûr. Mais je pratique toujours la photographie, aussi bien en argentique qu'en numérique.

Vous avez créé vos propres outils pour réparer ces appareils photo anciens, vous fabriquez même parfois les pièces qui vous manquent. Vous utilisez cependant des machines de haute technologie pour vos interventions, je crois ?

Oui. Pour tester les obturateurs par exemple, on utilise généralement un petit laser qui passe au travers du rideau ou de l'obturateur

central. Ce dispositif est très fiable pour tester les vitesses. Mais sur le Widelux, l'obturateur est une tourelle qui fait une translation horizontale. Une fente qui fait un balayage de gauche à droite. Et là, ce dispositif de test n'est pas adapté. Jusqu'à maintenant j'utilisais donc des caméras à haute vitesse pour enregistrer l'obturation. Un enregistrement qu'il faut pouvoir lire ensuite à vitesse normale, il faut donc un logiciel de montage pour détecter le phénomène de banding, ces barres verticales qui apparaissent si le mouvement de la tourelle n'est pas parfaitement linéaire et régulier. Je suis en train de finaliser un nouveau système. Il s'agit d'un micro haute sensibilité qui me permet d'enregistrer les fréquences et de visualiser sur un oscilloscope le bruit des engrenages et leurs éventuelles variations. Si ces variations restent en dessous de ce qui n'est pas détectable par une pellicule, le réglage est bon. Après, les Widelux ne comportent absolument aucune électronique. Il n'y a même pas un seul fil car pas de prise flash. Mais sur les Rolleiflex, les Makina 6x7, il y a des cartes électroniques et je dois donc être équipé pour intervenir dessus. À une époque, j'ai passé un diplôme d'ingénieur en électronique, j'ai donc tout le matériel qu'il faut. Mais c'est vrai que j'affectionne particulièrement le matériel 100 % mécanique. Pour une raison très simple : si un appareil mécanique est révisé dans les règles de l'art, démonté entièrement, nettoyé, dégraissé, les pièces défectueuses changées, lubrifié et remonté correctement, il ne reviendra jamais à l'atelier. C'est pour cela que pour mes répa-

urations, je propose la garantie légale de six mois, et deux ans pour les Widelux. Mais je pourrais proposer dix ans sans problème.

Avez-vous des conseils pour conserver un appareil en bon état de marche sur la durée ?

Pour le Widelux, comme on ne trouve plus les pièces et que je ne sais jamais dans quelles conditions de température, d'humidité ou de poussière les gens utilisent leur matériel, je préconise une révision tous les dix ans. Car bien évidemment, les pièces finissent par s'user si on ne fait pas un entretien régulier. Si c'est un objet de collection destiné à rester sur une étagère, ne le faites pas réviser du tout. Mais si vous l'utilisez un peu, alors une fois par mois il faut le faire fonctionner à toutes les vitesses, faire bouger la mise au point, régler le diaphragme à toutes les valeurs d'ouverture. Car sans mouvement, les graisses se figent et l'appareil finit par se bloquer sans avoir été utilisé. À l'époque de la seule photo argentique, quand quelqu'un achetait un appareil photo qui lui coûtait cinq mois de salaire, il s'en servait et savait ce qu'il fallait faire pour le garder longtemps. Il y a aujourd'hui toute une génération qui vient ou revient à la photo argentique, qui est habituée à acheter du matériel et à s'en débarrasser au bout de cinq ou six ans pour acheter du neuf. Ces gens ne se rendent pas compte de ce que ça représente de posséder un appareil mécanique des années 60 ou 70, et de le maintenir en bon état de fonctionnement. Cela demande un peu de pédagogie auprès des clients. Je fais d'ailleurs

*Aux petits soins d'un Fuji 617 panoramique.
Photo : Philippe Raybaudi*





Restauration d'un Rolleiflex.
Photo: Philippe Raybaudi

Quelques-unes des nombreuses boîtes de pièces détachées
qui occupent une pièce de la maison de Philippe.
Photo: Philippe Raybaudi

des fiches conseils que j'envoie en même temps que la facture.

Qui fait appel à vos services?

C'est assez varié. Je n'avais au départ que des habitués et je n'étais connu que par un groupe restreint de personnes, par le bouche à oreille. Je n'ai réalisé mon site web qu'en 2021. Mes clients aujourd'hui sont des écoles, comme Aries, des musées et aussi beaucoup de pros, le réseau Camara notamment. Des gens qui travaillent à la fois en numérique et en argentique et qui veulent se démarquer, par exemple pour des projets de livres. Paradoxalement, on a presque plus de chance de se faire éditer aujourd'hui si on présente des images argentiques que numériques. C'est revenu dans l'air du temps. D'ailleurs, quelques-uns de mes clients ont un appareil argentique un peu par snobisme, parce que c'est à la mode. En ce moment, j'ai trois de mes clients qui sont en Ukraine et qui font des images destinées à la publication de livres. La démarche est différente avec l'argentique. On est limité en nombre de vues, le matériel n'est pas aussi vélocé que, par exemple, un Z9 connecté à un téléphone satellite. Il y a aussi la problématique de passer une douane avec des pellicules. Car il faut discuter avec le douanier pour ne pas que les films passent sous les rayons X. Cela veut dire qu'il faut trouver sur place un labo pour développer ses pellicules avant de rentrer. Toute une démarche qui est dans l'air du temps. J'ai aussi des collectionneurs et des particuliers qui se remettent à la photo.

Qu'en est-il de l'avenir? Avez-vous pensé à votre succession?

C'est une question qu'on me pose au moins une fois par semaine. Je reçois en moyenne un CV par mois de quelqu'un qui veut reprendre mon activité. Je parle de mon travail et je donne beaucoup de conseils sur les réseaux sociaux, de fait j'ai des demandes aussi par ce biais. Car fort heureusement il y a encore des jeunes qui s'installent. J'ai formé trois apprentis dont deux se sont installés à leur compte, puis ont disparu au bout de quelques années, vers 1995. À l'avènement du numérique, ils sont passés à la trappe comme pas mal d'autres. Au début des années 1990, il y avait 1700 ateliers en France. Aujourd'hui on en compte une petite dizaine. Et encore, ils ne sont pas tous fréquentables. La transmission pour moi, ce n'est pas possible. Je suis dans un lieu isolé, ce qui veut dire qu'il faudrait que j'accueille la personne chez moi pendant trois ans. Il n'y a pas d'hôtel à moins de dix kilomètres et louer en pleine zone touristique, ce n'est financièrement pas viable. Cela veut aussi dire que je vais devoir consacrer au moins la moitié de mon temps à son tutorat, ce qui va beaucoup ralentir mon activité. C'est aussi un métier qui demande des compétences transversales énormes. On parlait tout à l'heure d'horlogerie. Un bon horloger ne connaîtrait que 15 % du travail pour réparer un appareil photo. Il faut des compétences en mécanique, en optique, en électronique et il faut être soi-même photographe. Car il faut bien évidemment connaître le principe

de fonctionnement de la photo, les attentes des clients, répondre aux demandes de réglage, etc. C'est parfois très spécifique. Sur les Widelux on me demande par exemple de corriger la profondeur de champ. Si vous ne savez pas de quoi il s'agit, ça ne s'invente pas. De fait, pour former un bon technicien qui soit autonome il faut entre sept et dix ans. Pour moi, ce n'est pas la peine. Je n'ai plus la force pour cela. Je suis donc en train d'écrire un bouquin, que j'espère sortir avant de mourir, et qui est principalement axé sur le Widelux. Car si on fait abstraction du système d'obturation, toute la complexité de la photographie se retrouve dans le Widelux. C'est un des appareils les plus compliqués que j'ai eu à réparer. En faisant un livre sur la façon dont on restaure totalement un Widelux, on a le métier complet. Mais c'est un travail énorme, j'en suis à 25 % à peu près. Car il n'aborde pas seulement l'aspect technique, mais aussi tout ce qui tourne autour de la gestion d'une entreprise de réparation d'appareils photo, la relation clientèle, le rapport au temps, pour la facturation notamment. Il m'arrive en effet de passer deux semaines sur un appareil. On ne peut pas facturer 70 € de l'heure dans ce cas de figure.

Comment arrivez-vous à estimer les coûts?

Je travaille au forfait. Par expérience, je sais à peu près combien je dois facturer. Parfois je suis dedans, parfois je tombe à côté. Mais le client ne paie rien de plus que ce que j'ai mentionné sur le devis. Ce sera pour moi... Il n'y a cependant quasiment aucun

appareil sur lequel je cale. Car je me suis concentré essentiellement sur les modèles que je connais bien, dont, pour la plupart, j'ai les pièces détachées. Ou alors je les fabrique: j'ai une imprimante 3D, un tour, une machine de découpe au laser... Je suis à peu près autonome. Par contre, je ne me casse pas la tête avec le temps et je dis au client qu'il ne doit pas non plus me casser les pieds avec les délais. S'il doit m'appeler tous les dix jours pour me demander où ça en est, il récupère son matériel et va le faire réparer ailleurs. J'ai un ami qui restaure sa Citroën DS, cela fait dix-huit ans qu'il est dessus! De mon côté, à chaque nouvelle intervention je découvre une situation que je n'avais pas encore vue. Un client est actuellement dans le Donbass avec un Widelux que je lui ai révisé il y a trois semaines. Il vient de m'avertir qu'il est en panne. C'est une panne que je n'ai jamais vue sur ce type d'appareil et il ne peut pas rentrer pour me le confier. J'ai donc démonté un modèle similaire que j'ai d'un autre client. On a fait une vidéo sur WhatsApp pour qu'il me montre le dysfonctionnement. J'ai recréé la panne sur mon modèle et j'ai cherché comment il pouvait s'en sortir sans avoir à démonter le sien. Je lui ai alors envoyé des photos avec le mode opératoire et expliqué comment, avec un bout de scotch d'un centimètre de côté,

il pouvait résoudre son problème. La panne en question vient d'un ressort qui n'avait jusqu'à présent posé aucun souci sur aucun des appareils que j'ai eu à réparer. Il m'a envoyé un message ce matin pour me dire que ça fonctionne. Mais bien entendu il me le rapportera car il a une garantie dessus.

Le Widelux fonctionne avec quel format de film ?

C'est du format 135. Il produit une image de 24 mm de haut par 58 mm de large. Il existe aussi un modèle en format 120 / 220. C'est un monstre de trois kilos qui est moins fiable et évidemment moins transportable! Je ne sais pas à combien d'exemplaires il a été fabriqué. Pour les autres, du temps où l'usine fonctionnait, il y en a eu environ 25 à 30000, ce qui est peu.

En reste-t-il beaucoup en circulation ?

Je ne sais pas combien il en reste encore mais j'ai beaucoup de demandes. J'estime qu'il doit y en avoir au moins la moitié en circulation, mais pas tous en fonction. Parfois des gens me disent que l'appareil de leur grand-père dort dans l'armoire. En tout cas, je ne prends plus que des clients européens. Car depuis les mesures douanières prises par Trump, je ne peux plus acheter de matériel aux États-Unis, ni

même envoyer des colis là-bas. Chronopost refuse les envois vers les USA. Et les taxes de douanes pour un Widelux qui entre dans l'Union européenne s'élèvent désormais à 990 €! Soit plus cher que ce que je facture pour le restaurer. Je ne peux même pas travailler pour les Anglais. J'ai un client qui a traversé la Manche pour m'apporter son appareil. Mais pour lui renvoyer, il y a une liasse de huit feuillets à remplir, c'est tout un chantier. Pour les entreprises françaises cela devient très compliqué. Mais pour en revenir au Widelux, si les Allemands en fabriquent à nouveau ça va être génial. On recommencera à trouver des pièces détachées, et là ça va être formidable!

**Propos recueillis et mis en forme
par Philippe Bertheau**

*Le hameau de Puy-le-Haut en Isère. Test d'un Widelux F8.
Photo : Philippe Raybaudi*

